

Ni peur ni sueur

Stupeur et Tremblements d'Alain Corneau

Stéphane Defoy

Volume 24, Number 3, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, S. (2006). Review of [Ni peur ni sueur / *Stupeur et Tremblements d'Alain Corneau*]. *Ciné-Bulles*, 24(3), 57–58.



Stupeur et Tremblements

Stupeur et Tremblements d'Alain Corneau

Ni peur ni sueur

STÉPHANE DEFOY

Alain Corneau (*Série noire*, *Nocturne indien*, *Le Prince du Pacifique*) avait la tâche périlleuse de porter à l'écran un roman à succès de la très médiatisée et la très égotiste Amélie Nothomb. Autre défi de taille : le récit tente, via le regard d'une Occidentale, de percer l'énigme du rapport interpersonnel japonais en milieu de travail. Tourné presque exclusivement en studio (à Paris), **Stupeur**

et Tremblements nous transporte au cœur d'une multinationale nipponne où une jeune Belge décroche un contrat comme interprète. Cependant, elle se voit peu à peu attribuer de multiples tâches abrutissantes n'ayant rien à voir avec ses qualifications.

Après un générique d'ouverture qui s'étire en longueur sur une jeune femme maquillée à l'Orientale, le film débute par une énumération tirée du livre : « Monsieur Haneda était le supérieur de monsieur Omochi qui était le supérieur de monsieur Saito qui était le supérieur de mademoiselle Mori qui était ma supérieure. Et moi, je n'étais la supérieure de personne. » Ce petit paragraphe résume à la perfection la minceur de la proposition. Cent sept lon-

gues minutes faisant état, avec l'humour pince-sans-rire propre à Nothomb, des rapports conflictuels opposant une Européenne fraîchement débarquée à Tokyo à ses patrons nippons. On espérait une intrigue venant approfondir les zones d'inconfort qui apparaissent entre deux visions divergentes, on a droit à une surenchère de saynètes reproduisant platement le grotesque des situations. À ce chapitre, **Stupeur et Tremblements** ne surpasse jamais la caricaturale confrontation opposant la souffre-douleur sympathique à sa supérieure sadique.

Souffrant d'un manque d'inspiration flagrant, le réalisateur reste, peu importe les scènes exposées, invariablement collé au

livre. Il reprend textuellement les dialogues du roman et alourdit son contenu par d'interminables monologues intérieurs qui sont, eux aussi, des copies conformes du texte de la romancière. De plus, la joute oratoire entre Amélie et ses supérieurs est rendue dans des champs/contre-champs d'une effarante banalité. D'une pauvreté visuelle déconcertante (par exemple, afin de désigner le seul échappatoire face à son infernal milieu de travail, le réalisateur montre son personnage principal, enfin libéré, survolant la ville de Tokyo : procédé cinématographique ringard, utilisé à outrance), **Stupeur et Tremblements** déploie des efforts pour ne pas se prendre au sérieux alors que le sujet se prête à soulever minimalement quelques enjeux dramatiques. Limitant le rapport Orient-Occident à une simple rivalité hiérarchique au sein d'une entreprise de renom, le film de Corneau n'aide en rien à résoudre l'énigme d'un pays dont les codes fascinent autant qu'ils nous échappent. Le parti pris burlesque de la mise en scène où les traits des personnages sont grossis à outrance fait en sorte que le Japon, ici, conserve tout son mystère.

Il faut cependant saluer les efforts de la comédienne Sylvie Testud (**Karnaval, Cause toujours!**) dans son apprentissage du japonais, langue complexe s'il en est une, en un temps record de quelques mois (le trois quart du film se déroule en japonais). Bien que parfois elle s'approprie certaines manières propres à Nothomb, Testud en impose par le naturel de sa prestation. À ses côtés règne la mystique et glaciale beauté nipponne incarnée par Kaori Tsuji, mannequin de métier. Malgré un duo d'actrices complémentaires dans leur opposition, **Stupeur et Tremble-**

ments ne soulève guère de passion. Au lieu d'en faire une adaptation cinématographique, c'est-à-dire s'inspirer d'un livre pour voir naître des images et des impressions, son réalisateur s'est limité à un exercice de copier-coller qui ne transcende jamais le texte d'origine. ■

Stupeur et Tremblements

35 mm / coul. / 107 min / 2003 /
fict. / France-Japon

Réal. : Alain Corneau

Scén. : Alain Corneau, d'après le roman
d'Amélie Nothomb

Image : Yves Angelo

Mus. : *Variations Goldberg* de Jean-Sébastien Bach

Mont. : Thierry Desrocles

Prod. : Divali Films et les Films Alain Sarde

Dist. : Cristal Films

Int. : Sylvie Testud, Kaori Tsuji, Taro Suwa

Le Temps qui reste de François Ozon

La solitude apprivoisée

STÉPHANE DEFOY

Le très prolifique François Ozon (neuf longs métrages en huit ans) revient à la charge avec un mélodrame portant sur la mort et sa difficile acceptation. **Le Temps qui reste** se concentre sur Romain, jeune trentenaire photographe de mode qui mène une vie remplie et mouvementée. Dès les premières images, le spectateur fait la connaissance d'un personnage antipathique, suffisant. Arrivent rapidement les résultats d'un examen médical annonçant que notre homme est atteint d'une maladie incurable, ne lui laissant tout au plus que quelques mois à

vivre. C'est à partir de cette sentence que Romain passera par les phases du déni, de l'exaspération pour finalement abdiquer devant l'inexorable. Une visite, bien que brève, chez une grand-mère originale (merveilleuse Jeanne Moreau) finira par faire apparaître une portion d'humanité à l'intérieur de cet individu égoïste et désagréable et, par le fait même, facilitera l'adhésion du spectateur à sa cause. Optant pour une approche dépouillée, de facture classique, Ozon (**Sitcom, 8 Femmes, 5x2**) fait ressortir avec brio les éléments dramatiques liés à la mort prochaine de son personnage principal sans jamais sombrer dans la sensiblerie larmoyante. À travers un traitement dépouillé, il insère dans le récit quelques éléments (la réconciliation avec sa sœur, la dernière rencontre avec son amant) qui nous touchent droit au cœur.

Malheureusement, **Le Temps qui reste** nous parvient après deux autres films français qui abordaient aussi le thème de l'appropriation d'une mort inopinée. Le dérangeant **N'oublie pas que tu vas mourir** de Xavier Beauvois montrait un jeune étudiant qui apprend qu'il est séropositif et que son futur est sérieusement compromis. De son côté, Patrice Chéreau proposait l'une de ses meilleures fictions avec **Son frère** qui suit au jour le jour l'accompagnement vers la mort d'un trentenaire par son frère benjamin. Dans les deux cas, l'implacable force du récit accompagné de plusieurs scènes poignantes donnaient au spectateur des émotions fortes tout en alimentant chez ce dernier une profonde réflexion sur la futilité de l'existence. Aligné aux côtés de ces deux puissants longs métrages, **Le Temps qui reste** n'est jamais aussi bouleversant. Plus pudique et moins pénétrant, le film d'Ozon n'exploite pas